

SAUVETERRIEN ET SAUVETERRIENS

Julia Roussot-Larroque *

Résumé : "Diviseurs" et "rassembleurs" s'affrontent régulièrement en Préhistoire. Le Sauveterrien n'a pas échappé à ces courants contraires. Dans la définition assez lâche qu'en avait donné Coulonges, il couvrait une vaste zone dépassant les limites du Sud de la France; des faciès différents pouvaient coexister. Vers la fin des années 70, J.-G. Rozoy tente de lui substituer un modèle géographico-culturel. L'entité sauveterrienne est fractionnée en plusieurs groupes, définis par des différences quantitatives dans le rapport armatures/outillage commun dont la coïncidence avec des implantations géographiques différentes autoriserait à y voir des "groupes ethniques" distincts : le Sauveterrien sensu stricto (sites-types : Saint-Laurent-Médoc et Rouffignac), le groupe des Causses, et le Montclusien. Ce "modèle Rozoy" a été critiqué par nous en 1985 : les sites pris pour représentatifs du Sauveterrien stricto sensu (surtout Saint-Laurent-Médoc) ne présentent pas toutes les garanties nécessaires ; de plus, les critères quantitatifs considérés comme discriminants ne correspondent pas nécessairement à des choix culturels.

A partir de 1990, en réaction contre le "modèle Rozoy", M. Barbaza et N. Valdeyron ont proposé un "modèle réuni", réintégrant "dans un seul et même ensemble culturel les industries rapportées auparavant au Sauveterrien classique et au Groupe des Causses", le Montclusien pouvant correspondre à un stade évolué du Sauveterrien. Ce Sauveterrien couvrirait le Sud-Ouest de la France, de la Gironde aux Pyrénées et même au-delà, sur une période assez longue. Sa périodisation repose essentiellement sur la stratigraphie de Fontfaurès et les deux datations 14C y afférentes, et sur l'étude morphologique et morphométrique des armatures triangulaires.

A son tour, ce "modèle réuni" suscite des difficultés, car l'Aquitaine occidentale s'individualise par des différences assez importantes. Le nombre des microburins par rapport aux armatures croît significativement du Sud-Est au Nord-Ouest, ce qui semble cette fois constituer un choix culturel. L'importance des pointes à base transverse, en particulier concave (pseudo-pointes du Tardenois) croît également selon ce même gradient SE/NW. Enfin, dans ce Sauveterrien occidental, la "montclusianisation" du Sauveterrien ne s'observe pas comme dans le Quercy, le Languedoc ou les Pyrénées. C'est sans doute pourquoi, d'après le "modèle réuni", les séries girondines et périgourdines réexaminées par N. Valdeyron (Saint-Laurent-Médoc, Jacques à Naujan-et-Postiac, Le Rocher à Valeuil) se situeraient toutes, par une curieuse coïncidence, dans la phase ancienne ou, au plus tard, le début de la phase moyenne du Sauveterrien. A la Lède du Gaurp (Grayan-et-Hôpital, Gironde) nos fouilles récentes ont révélé une séquence de niveaux stratifiés datés par le 14C de 9200 ± 70 B.P. à 7360 ± 85 B.P. Les résultats confirment le maintien de la technique du microburin tout au long de la séquence, et le pourcentage relativement important des pointes à base concave, tandis que la montclusianisation de l'industrie lithique n'apparaît pas évidente. L'Aquitaine occidentale ne s'intègre donc pas aisément dans le "modèle réuni" du Sauveterrien. Elle pourrait occuper une position transitionnelle vis-à-vis de groupes mésolithiques de l'Ouest atlantique encore pauvrement définis, dans l'attente de stratigraphies incontestables.

Summary : The first definition of the Sauveterrian by Coulonges was broad enough to allow this techno-complex to cover a wide area in Southern France and the neighbouring countries where different facies could possibly coexist. By the end of the '70, J.-G. Rozoy promoted a new 'geographico-cultural' model breaking the Sauveterrian entity into several 'ethnic' groups : the classical Sauveterrian (now confined to the Gironde and Périgord only), the Caussenards (in the Causses of Quercy and Aveyron), and the Montclusian (in the Midi). These groups were supposedly recognizable by quantitative differences in the percentage of microliths against the 'common' tools, with corresponding differences in their spatial distribution. In 1985, we started scrutinizing this model. Firstly, the type-sites selected for the Sauveterrian stricto sensu appeared not to be representative enough, especially Saint-Laurent-Médoc, a surface site contaminated with Neolithic implements. Secondly, the comparative percentages of microliths vs. 'common' tools did not seem to reflect exclusively cultural choices, but maybe functional differences and/or different sectors of activity as well. As for the spatial distribution, it appeared that in the westernmost parts of the so-called "classical Sauveterrian" territory - for instance in the Médoc - most sites did not conform to the model, being closer to the Caussenard group for their high rate of microliths and low number of 'common' tools.

Starting around 1990, a reaction against the 'Rozoy model' was conducted by M. Barbaza and N. Valdeyron after excavations in Fontfaurès (Quercy) and Troubat (Pyrénées). Their new 'reunification model' reintegrated into the same cultural entity the Sauveterrian (in Rozoy's restricted sense) and the Caussenard, with the Montclusian appearing as a later step in the evolution of the Sauveterrian entity. This entity should cover South-West France, from the Gironde to the Pyrenae and even a wider area, during a long period of two millennia at least. The periodization of the Sauveterrian rested mainly on the stratigraphic sequence of Fontfaurès (two 14C datings for the whole period) and on the morphological and morpho-metrical analysis of the triangles, the most important category of microliths on this particular site.

But, in its turn, this 'reunification model' has to cope with some difficulties, especially when applied to Aquitaine. The relative percentage of microburins vs. microliths undergoes deep changes from Quercy in the South East to Médoc in the North West. In Fontfaurès, microburins are scarce and almost disappear as the time goes on. Going to the west, in Rouffignac, Saint-Laurent-Médoc, Jacques - and the sites around Sauveterre as well - they are

comparatively much more numerous. The main part of the microlithic implements have been produced using the microburin technique - a difference which must reflect a cultural choice since these implements could as well be produced using another technique. Correlatively, microlithic points with a transverse, often concave basis (pseudo-Tardenoisian points), very scarce in the Quercy assemblages but documented in the Sauveterre area, present higher frequencies in Western Aquitaine (Jacques, Saint-Laurent-Médoc). Moreover, in this part of South-Western France, the evolution toward the Montclisian cannot be conclusively felt, at least not in the same degree as in the Quercy, Languedoc or the Pyrenae. It could explain why the Sauveterrian sites of Gironde or Perigord re-examined by N. Valdeyron (Valeuil, Jacques, Saint-Laurent-Médoc) were all ascribed to an Early or Early Middle step of the Sauveterrian. Recent excavations at La Lède du Gup, on the Atlantic coast of North Médoc, has evidenced a detailed stratified sequence with coherent ^{14}C datings running from 9200 ± 70 to 7360 ± 85 uncal. B.P. There we could observe that the microburin technique did not significantly decrease with time, nor did the relatively high rate of the pseudo-Tardenoisian points. As for the 'Montclisianisation', it seems highly probable that the evolution there didn't follow the same lines as in more southern parts of the Sauveterrian area. So the 'reunification model' doesn't fit very well to Western Aquitaine. This area seems to occupy a transitional position related to Mesolithic groups of the Atlantic West still poorly defined, as long as reliable stratigraphic sequences are not available there.

L'histoire des idées oscille entre des tendances contradictoires. Parmi les préhistoriens - quelle que soit d'ailleurs la période concernée, ancienne ou récente - s'affrontent inévitablement deux familles d'esprits, les "diviseurs" et les "rassembleurs". Les premiers mettent l'accent sur les différences, les seconds soulignent les ressemblances. Où les uns voient des groupes culturels différents, les autres ne reconnaissent que des faciès particuliers ou des stades successifs d'une même entité plus large. Ainsi, depuis son "invention" en 1928, le Sauveterrien a-t-il vu s'étendre ou se rétracter tour à tour son extension spatiale et chronologique.

LAURENT COULONGES ET LA DIVERSITÉ INTERNE DU BLOC SAUVETERRIEN

Au départ, le Sauveterrien selon Coulonges avait été conçu à la fois comme une phase chronologique et comme une entité culturelle assez compréhensive pour couvrir une vaste zone géographique et regrouper plusieurs faciès. Mais sur l'amplitude de cette variabilité interne ou sur d'éventuels processus de différenciation, le père du Sauveterrien ne s'était guère appesanti. Par la dispersion dans l'espace pouvaient sans doute s'expliquer certaines disparités régionales, mais non la juxtaposition de faciès différents dans une même région, sinon dans un même site, comme cela aurait été le cas, selon lui, à la Borie del Rey. D'autre part, un texte - ancien il est vrai, mais jamais démenti par la suite - rejetait toute possibilité de différenciation chronologique : "impossible de reconnaître l'antériorité d'un faciès sauveterrien sur l'autre ; à notre avis ils sont contemporains." (Coulonges, 1959, p. 57). Ainsi, à peine entrevue, l'importante question des limites de la variabilité interne du Sauveterrien avait été esquivée. L'extension du terme pouvait être d'autant plus large que sa définition restait

peu précise. Ainsi, l'emprise territoriale qu'on lui accordait pouvait-elle être excessivement vaste. Par la suite, cette définition devait progressivement s'affiner et s'enrichir de nouveaux déterminatifs, comme le "Sauveterrien méditerranéen" de M. Escalon de Fonton, devenu plus tard le Montclusien.

LE SAUVETERRIEN SELON J.-G. ROZOY : Sauveterriens, Causseards et Montclusiens...

Les années 70 devaient marquer un tournant. Le fractionnement du bloc sauveterrien, déjà esquissé auparavant, s'affirmait avec la publication, en 1978, de l'important travail de J.-G. Rozoy sur le Mésolithique. L'un de ses objectifs primordiaux était "la délimitation des groupes humains contemporains", le principe de base étant le suivant : "un groupe géographique ne pourra être constaté que par l'analogie étroite d'un nombre assez important de gisements clos (et si possible datés) dans une région peu étendue." (Rozoy, 1978, p. 99 ; mots soulignés dans le texte).

Appliqué au Sauveterrien, ce projet s'inscrivait en réaction contre "un cadre typologique ancien (Coulonges 1934) où ce terme n'était défini que très vaguement [...] la conception du Sauveterrien comme une industrie cohérente constatée dans une certaine région en tant qu'œuvre d'un groupe humain déterminé pose immédiatement la question des limites géographiques et des variations chronologiques de cet ensemble." (Loc. cit., p. 724). Un effort de définition plus rigoureuse s'imposait donc, donnant la primauté à l'analyse quantitative sur l'appréciation qualitative des industries. L'établissement d'un référentiel constituait un préliminaire indispensable. Les industries classiques de la région de Sauveterre ne pouvaient jouer ce rôle,

puisqu'il n'était plus possible de connaître leur "composition numérique". Deux sites allaient être sélectionnés comme représentatifs : Rouffignac (Barrière, 1974-75) et Saint-Laurent-Médoc (Ferrier, 1936). Situés l'un comme l'autre dans le Nord-Ouest de l'Aquitaine, ils présentaient d'autres traits communs, et avant tout l'importance relative de l'outillage commun par rapport aux armatures. A un même rapport quantitatif fonds commun/armatures répondait un même ancrage territorial, du Médoc au Périgord. Aux yeux de J.-G. Rozoy, cette coïncidence pouvait fonder l'individualisation d'un Sauveterrien au sens strict. Au Sauveterrien ainsi défini étaient alors confrontés d'autres ensembles industriels, comme les Fieux ou les Salzets, issus d'une autre région géographique, celle des Causses. "Qualitativement... il s'agit à première vue de Sauveterrien, tout à fait analogue à celui de Rouffignac et Saint-Laurent-Médoc", mais quantitativement le rapport armatures/outillage commun dans ces industries s'avérait très différent. La différence n'était pas imputable à la chronologie. Le "principe géographique", appelé en renfort, suggérait à l'auteur que "les Fieux pourraient appartenir à une culture différente (les Caussenards) car la région a fourni d'autres sites avec la même "spécialisation." (Rozoy, loc. cit., p. 371). [...] Il s'agit probablement d'un groupe humain différent" (Ibid., p. 358).

Une démarche analogue sera suivie par le même auteur pour le Montclusien dont l'industrie "peut à coup sûr être considérée comme sauveterroïde si l'on entend par là un éventail très large d'industries à armatures microlithiques abondantes [...] qui correspond pratiquement aux stades anciens [...] et moyens d'un grand nombre d'industries épipaléolithiques ouest européennes" (loc. cit., p. 724), mais si on la compare au Sauveterrien "les divergences sont, à tous les points de vue, trop importantes pour permettre une assimilation entre les deux cultures." (Ibid., p. 725).

PREMIÈRES CRITIQUES DU MODÈLE GÉOGRAPHICO- CULTUREL DE J.-G. ROZOY.

Dès 1985, laissant de côté la question du Montclusien, nous nous interrogeons sur la validité du référentiel utilisé pour définir un Sauveterrien au sens restrictif, et sur l'opportunité de fractionner ainsi l'entité sauveterrienne. Tout d'abord, le choix des sites de référence ne nous semblait pas très heureux, surtout pour Saint-Laurent-Médoc. L'industrie de ce site de surface (la cour de récréation de l'école des garçons !) comporte en effet une composante néolithique non

négligeable, reconnue mais apparemment sous-estimée dans l'étude de 1978 qui ne signale que quatre objets intrusifs (Rozoy, 1978, p. 355). Nous y avons reconnu une hache polie en silex reprise en percuteur, une moitié de "poignard" en silex blond et le fragment d'un autre, une flèche tranchante, une flèche à ailerons et pédoncule et l'ébauche d'une autre... Sur les sites de surface, ces objets marquants sont normalement associés à de plus nombreux outils communs, ainsi qu'à des éclats et lames retouchés ou tronqués, avec le débitage correspondant. Effectivement, la série de Saint-Laurent comporte plusieurs grattoirs d'un type qui n'apparaît pas avant le Néolithique récent dans la région. D'autres grattoirs, sans être aussi typiques, ne sont vraisemblablement pas mésolithiques non plus, de même qu'une bonne part des éclats retouchés ou utilisés recueillis par Jean Ferrier.

Du coup, la forte représentation de l'outillage commun, censée rapprocher Saint-Laurent de Rouffignac, s'avère discutable. Et, comme si cela ne suffisait pas pour jeter le doute sur la représentativité de cette série, d'autres éléments détonnent aussi, quoique plus discrets, dont une pièce à retouches rasantes de l'extrémité distale (fig. 2, n° 29). Des cinq trapèzes recueillis à Saint-Laurent, deux, sur support étroit, pourraient appartenir au Sauveterrien (fig. 2, n° 3 et 4), mais non les trois autres (fig. 2, n° 26 à 28), sur supports larges, dont un trapèze du Martinet et un trapèze de Vielle à retouche inverse plate, et bien typiques du Mésolithique terminal ou du Néolithique. D'autres armatures seraient elles aussi fort atypiques pour du Sauveterrien, mais sont connues dans des ensembles plus récents (fig. 2, n° 21 à 25). Ainsi, l'industrie de Saint-Laurent-Médoc réunit au moins trois composantes distinctes, d'époques différentes (sans compter trois pierres à fusil). De ce mobilier mélangé, l'analyse *qualitative* permet sans doute d'isoler, au moins au niveau des armatures, une intéressante série sauveterrienne, mais l'analyse *quantitative* recommandée par J. G. Rozoy ne peut s'y appliquer dans toute sa rigueur. Rien ne permet donc d'élever Saint-Laurent-Médoc à la dignité de paragon du Sauveterrien.

Dans ce même travail de 1985, nous amorçons la discussion sur un autre point. Les traits qui distinguent les diverses industries sauveterroïdes du Sauveterrien proprement dit (celui du "modèle Rozoy") expriment-ils une différence culturelle ou une variabilité fonctionnelle ? La "manie des armatures", qui distinguerait le groupe des Causses du Sauveterrien *stricto sensu*, ne tiendrait-elle pas à des localisations d'outillage ? Ne signalerait-elle pas des spécialisations de

sites, marqués peut-être par une plus forte intensité des activités cynégétiques ? Cette éventualité a été rapidement écartée par l'auteur des *Derniers chasseurs*. La variation du taux d'armatures "ne permet guère de rattacher les faciès différents à des spécialisations du travail selon le milieu" Rozoy 1978, p. 358. S'il ne s'explique pas par des raisons fonctionnelles, ce pourcentage plus fort d'armatures devrait donc être un trait culturel "qui pourrait être propre à un groupe caussenard de population." (*Ibid.*, p. 360).

Sur ce postulat repose une tentative de démembrement du domaine sauveterrien, où le Sauveterrien *stricto sensu* serait réservé au Nord-Ouest de l'Aquitaine, du Médoc au Périgord. En toute logique, d'ailleurs, les sites éponymes de la région de Sauveterre auraient dû alors être détachés du Sauveterrien, et rattachés au groupe des Causses. En effet, les comptes-rendus de Coulonges, tout imprécis qu'ils soient, laissent transparaître le rôle relativement subordonné de l'outillage commun vis-à-vis des armatures, ce que reflètent aussi les séries que nous avons pu étudier.

Que les différences quantitatives relevées par J.-G. Rozoy ne soient pas entièrement imputables "à des spécialisations du travail selon le milieu", on pourrait à la rigueur l'admettre. Le conditionnement par le milieu ne saurait sans doute, à lui seul, rendre compte de disparités éventuelles dans les activités de ces derniers chasseurs du Sud-Ouest de la France. La diversité du substrat géologique, des sables du Médoc aux calcaires de l'Aquitaine intérieure, n'entraîne pas d'extrêmes contrastes d'altitude ou de climat, susceptibles de modifier profondément les stratégies de subsistance et le genre de vie de ces communautés. Le Médoc est encore aujourd'hui un paradis des chasseurs ; les Mésolithiques pouvaient y chasser tout autant que leurs contemporains du Périgord, de l'Agenais ou des Causses. Mais une explication reposant sur le seul déterminisme du milieu serait-elle l'unique alternative à l'hypothèse "culturelle" ? Dans l'hypothèse plausible où les armatures ont essentiellement armé des projectiles, peut-on éliminer entièrement le point de vue fonctionnel ? A supposer qu'en l'occurrence le rôle du milieu n'ait pas été déterminant, "des spécialisations du travail" pouvaient cependant faire varier notablement les taux relatifs de l'outillage commun et des armatures, au sein d'industries par ailleurs similaires. A l'intérieur d'une même ethnie, le rapport armatures/outillage commun peut-il être invariable quels que soient le temps et les circonstances ? Est-il totalement indépendant d'autres facteurs comme la durée d'occupation, les variations saisonnières, la taille du groupe ?

On objectera sans doute que les données disponibles ne permettent guère de comparer l'intensité des activités de chasse des deux "groupes" supposés. Sans doute serait-il naïf de prétendre établir une relation simple et directe entre le nombre d'armatures abandonnées sur un site et l'activité cynégétique de ses anciens occupants. Mais l'opposition outillage commun/armatures, fondamentale dans le "modèle Rozoy" est à reconsidérer. L'interprétation fonctionnelle des outils communs demeure encore hypothétique en partie ; cependant, bon nombre de ces outils ont dû participer à des opérations auxquelles les armatures n'étaient pas étrangères (préparation de hampes, de cordes d'arc, etc.). Dans ce cas, chacune des deux catégories, loin d'exprimer des activités mutuellement exclusives ou même antagonistes, peut au contraire avoir fait partie d'un même système technique, un même ensemble cohérent d'opérations, orientées vers un même résultat. Armatures et outillage commun renverraient alors à des moments d'un même processus, utilisées en alternance ou successivement par un même groupe. La moindre représentation de l'une ou l'autre catégorie n'exprimerait pas des choix culturels différents. Elle dépendrait essentiellement de la position occupée par un site donné (ou une partie de site), à un moment donné, dans le cadre d'un même cycle normal d'activités.

Voilà pourquoi une interprétation purement (ou naïvement ?) fonctionnaliste ne nous satisfaisait guère plus que le "modèle Rozoy". Chez les chasseurs du Paléolithique supérieur, des variations aussi amples des taux d'armatures ont été signalées, sans donner lieu pour autant à des fractionnements culturels. A ce sujet, D. de Sonneville-Bordes a parlé de "pourcentages capricieux", suggérant ainsi que leur variabilité ne constitue pas une base assez solide pour fonder l'identification de faciès ou de groupes distincts.

Nous portons ensuite l'examen du modèle géographico-culturel de J.-G. Rozoy sur son propre terrain, celui de la cohérence territoriale des groupes supposés. Ce modèle supposerait en effet que les ensembles industriels préalablement distingués, puis élevés au rang de groupes culturels, se répartissent dans l'espace de manière significative et, si possible, soient mutuellement exclusifs. Si l'on pouvait ainsi leur assigner des territoires déterminés, il deviendrait peut-être possible d'en faire de véritables groupes ethniques. Le degré de coïncidence des deux facteurs, composition statistique différente de l'outillage et territoires distincts, peut donc servir de test de validité du modèle.

Or, les faits ne nous ont pas paru confirmer l'exclusion territoriale réciproque postulée par le modèle. Pour ne prendre qu'un exemple, le Médoc recèle des sites aussi riches d'armatures que les Causses. Au lieu de deux blocs industriels bien séparés dans l'espace, l'un au Nord-Ouest de l'Aquitaine, l'autre au Sud-Est, on constaterait plutôt une distribution un peu cohérente des pourcentages relatifs d'armatures et d'outillage commun. Au terme de cette analyse, le démembrement du Sauveterrien en groupes éclatés ne nous semblait pas s'imposer, du moins selon les critères proposés. Sans doute convenait-il aussi de donner du temps au temps et d'envisager la possibilité d'une évolution différenciée, "conciliant histoire et géographie culturelle" (Roussot-Larroque, 1985, p. 181).

LE SAUVETERRIEN RÉUNIFIÉ : UN NOUVEAU MODÈLE.

La question du Sauveterrien semblait au point mort. L'acquisition d'informations supplémentaires, avec de nouvelles fouilles de séquences bien datées, s'avérait indispensable. Au début des années 90, la publication de la monographie de Fontfaurès (Barbaza et coll., 1991 ; Barbaza et Valdeyron, 1992) a marqué une nouvelle étape. Les fouilles menées en Quercy (Fontfaurès) et dans les Pyrénées (Troubat), avec d'autres travaux en cours, ont permis une révision du problème sur de nouvelles bases.

Avec la séquence stratifiée de Fontfaurès, ces recherches ont fourni un nouveau référentiel. Elles ont débouché sur un nouveau modèle du Sauveterrien, plus compréhensif que le précédent, où le groupe des Causses retrouverait sa place. "Il nous semble tout à fait possible de proposer que soient considérées dans un seul et même ensemble culturel les industries rapportées auparavant au Sauveterrien classique et au Groupe des Causses. Un tel ensemble aurait au moins l'avantage de rendre compte, enfin, de l'homogénéité typologique des deux faciès considérés. Quant aux différences quantitatives, lorsqu'elles existent, elles pourraient être considérées comme le reflet de spécialisations plus ou moins poussées..." (Barbaza et Valdeyron, in Barbaza et coll., 1991, p. 239 ; mots soulignés par les auteurs).

Le Montclusien pourrait aussi trouver place dans le grand ensemble sauveterrien où "avec la prudence imposée par une documentation qui reste à confirmer", il se situerait comme "un stade évolutif du Sauveterrien", qui en constituerait la phase moyenne. [...] Ainsi reconsidéré, le Sauveterrien (stricto sensu) intéresserait un cadre

sensiblement plus large que celui qui a pu être envisagé." (*Ibid.*, p. 240).

Nous assistions ainsi à la réhabilitation d'une entité sauveterrienne d'ordre supérieur, homogène sur un vaste territoire, et d'une épaisseur chronologique appuyée par les dates 14C. Ainsi le Sud-Ouest de la France, de la Gironde aux Pyrénées et même au-delà, ne se trouvait plus fractionné selon "un découpage [...] tout à fait brouillé et confus." (Barbaza et Valdeyron, 1992, p. 174). Autre avantage, cette importante entité sauveterrienne réunifiée rouvrirait la possibilité de "ponts" dans plusieurs directions, vers la péninsule Ibérique d'une part, l'Ouest des Alpes et l'Italie du Nord, d'autre part. Mais, à son tour, cette manière de concevoir le Sauveterrien se trouve actuellement confrontée à de nouveaux problèmes.

SUR LE FRONT DE L'OUEST, DES DISSONANCES ?

Que le centre de gravité du Sauveterrien se trouve maintenant décalé vers le sud-est, en direction des Causses et des Pyrénées, a tenu sans doute pour une bonne part à des contingences liées au hasard des recherches. Il n'en reste pas moins que Gironde et Périgord, naguère considérés comme le domaine réservé du Sauveterrien, se trouvent désormais en position périphérique, au contact de régions de l'Ouest dont le rattachement à l'entité sauveterrienne est encore loin d'être entièrement établi. Il devient donc nécessaire de tester le nouveau modèle dans ces territoires de l'Aquitaine nord-occidentale.

L'expérience a été tentée par N. Valdeyron sur des séries girondines et périgourdines, intéressantes quoiqu'issues de sites non stratifiés. Il a pu en confirmer l'attribution au Sauveterrien, qui n'était d'ailleurs pas contestée, mais aussi en proposer un classement chronologique (N. Valdeyron, 1994, communication à la table-ronde de Sauveterre). Les plus importantes sont celle de Saint-Laurent-Médoc, déjà évoquée, et celle de Jacques à Naujan-et-Postiac dans l'Entre-deux-Mers (Lenoir, 1981 et 1983), auxquelles s'ajoutent des ensembles plus restreints comme celui du Rocher de Valeuil, dans le Nord du Périgord. Dans ces séries s'affirme l'importance des triangles isocèles ou des scalènes de type banal, ces derniers n'ayant pas une signification chronologique obligatoirement récente, comme l'avait pensé J.-G. Rozoy. En revanche, les formes les plus effilées, plus tardives, comme les triangles de Montclus, y sont très rares, même quand le tamisage a été soigneux. Ainsi, confrontées à la séquence de Fontfaurès, ces industries

occidentales se classeraient toutes, par une curieuse coïncidence, dans une phase plutôt ancienne du Sauveterrien, ou au plus tard au début de la phase moyenne.

Des problèmes surgissent, que l'on ne peut passer sous silence. Les comparaisons mises en œuvre par N. Valdeyron ont porté essentiellement sur les triangles et leurs différentes catégories morphométriques. Les autres éléments constitutifs de l'industrie, y compris les autres types d'armatures, ont été regardés comme moins significatifs. Ayant voulu tester à notre tour ce modèle, nous avons cependant vu apparaître des différences, qualitatives et quantitatives, entre la série quercinoise de référence et les sites occidentaux déjà connus. Par la suite, nous avons pu les confronter avec de nouvelles données issues de nos fouilles dans les niveaux mésolithiques de la Lède du Gulp à Grayan-et-l'Hôpital, sur la côte septentrionale du Médoc.

Le premier point de divergence concerne l'importance relative de la technique du microburin dans le fractionnement des supports destinés à la fabrication d'une partie des armatures. Entre le Sauveterrien de Fontfaurès, d'une part, et les industries de Saint-Laurent, Jacques ou Rouffignac, d'autre part, le rapport du nombre de microburins au nombre d'armatures diffère sensiblement. Bien entendu, ce rapport évolue au cours du temps. Ainsi, dans les séquences bien datées de Rouffignac comme dans celles de Fontfaurès, on assiste à une baisse progressive du taux des microburins. Mais on constate aussi une variation concomitante dans l'espace, qui paraît suivre un gradient dégressif, du Nord-Ouest vers le Sud-Est. Parmi les sites attribués au stade ancien du Sauveterrien, les microburins sont relativement nombreux à Saint-Laurent (23 pour 71 armatures) et à Jacques. C'est aussi le cas à Rouffignac : couche 5b (14 microburins pour 12 armatures), couche 5a (49 pour 72 armatures), couche 4c (52 pour 72 armatures), soit globalement 115 microburins pour 156 armatures. Pour les gisements de Sauveterre-la-Lémance fouillés par Coulonges, même si un décompte exact ne peut être donné, les microburins semblent avoir été nombreux également. La situation est bien différente à Fontfaurès : les couches 6 à 5b, rapportées également à la phase ancienne du Sauveterrien, n'ont donné que 43 microburins pour 360 armatures ! Le contraste est donc très marqué, presque caricatural. Seule la couche 6 de Fontfaurès, la plus ancienne, livrait encore 23 microburins pour 65 armatures, mais, d'après le 14C, elle serait antérieure d'un demi-millénaire à la couche 5b de Rouffignac, la plus ancienne de

ce site. En revanche, la couche 5b de Fontfaurès, qui n'a plus que 3 microburins pour 71 armatures, se trouve pourtant être l'exacte contemporaine de cette même couche 5b de Rouffignac selon le 14C (Rouffignac, couche 5b : GrN-5514: 9150 $\pm$ 90 B.P. ; Fontfaurès, couche 5b : Ly-4448 : 9140 $\pm$ 160 B.P.). Aux Fieux à Miers (Lot), site quercinois comme Fontfaurès, on retrouve la même pauvreté en microburins : dans la couche D1, par exemple, on compte un seul microburin pour vingt géométriques (Champagne, Jauzon, Novel, 1990, p. 12). L'importance de la technique du microburin éloigne donc le Sauveterrien nord-occidental du "modèle" quercinois. Vers l'Ouest, le déclin de cette technique - si déclin il y a - paraît sensiblement retardé. L'emploi fréquent ou rare de la technique du microburin s'interpréteraient malaisément en termes fonctionnels, vu que toutes les catégories d'armatures présentes de part et d'autre pouvaient être fabriquées avec ou sans l'emploi de cette technique. Tout porte, au contraire, à y voir un choix culturel différent, séparant le Sauveterrien occidental du modèle quercinois.

Un autre point de divergence entre le "modèle Fontfaurès" et le Sauveterrien occidental concerne la morphologie des pointes, en particulier celles à base transverse, rectiligne ou concave. A Saint-Laurent-Médoc comme à Jacques, le type effilé et étroit de la pointe de Rouffignac fait défaut. A sa place figurent des pointes plus larges, à base rectiligne ou plus souvent concave. A Saint-Laurent par exemple, pour 49 triangles on compte une bonne dizaine de ces pointes à base transverse, surtout concave (fig. 2, n° 9-19). A notre avis, on n'a pas prêté assez d'attention jusqu'ici à ce type de pointe. On est surpris de constater, par exemple, qu'aucune de ces pièces ne figure sur le tableau équilibré établi par J. G. Rozoy pour ce site de Saint-Laurent-Médoc (Rozoy, 1978, pl. 98). Dans un certain nombre de travaux, ces pièces ont été assimilées aux pointes du Tardenois. Or les pointes à base concave du Sauveterrien de l'Ouest ne répondent pas à la définition des pointes classiques du Tardenois, pointes ogivales longues et très régulières, en forme de "balle D", dont la base porte souvent des retouches inverses semi-abruptes (Daniel et Vignard, 1953). Même les pièces les moins régulières du Tardenoisien classique, considérées comme d'un stade plus ancien et de style "déviant" (par exemple Roc la Tour II, Rozoy, 1978, p. 406 et pl. 104, n° 64, 106, n° 17 à 21), ne sont pas assimilables à celles-ci. De taille plus réduite, et faites sur des supports moins réguliers, les pointes occidentales se caractérisent par une retouche directe, franchement abrupte, et souvent un contour peu

régulier, voire sinueux, de la grande troncature. Leur contour varie, de formes triangulaires à bords plus ou moins rectilignes à des formes plus ogivales. La concavité de base, également par retouche abrupte directe, est presque toujours asymétrique.

Dans le Médoc, de semblables pointes ont été recueillies sur pratiquement tous les sites qui livrent des industries à triangles d'allure sauveterrienne. En Périgord, elles sont absentes de la couche 5b de Rouffignac (au vrai très pauvre en armatures), mais apparaissent dans la couche 5a, datée de 8750 ± 75 B.P. (Barrière, 1975, fig. 21, n° 19 et 20, "pointes du Tardenois"), la couche 4c, datée de 8995 ± 105 B.P. (Ibid., fig. 40, n° 6-9) et la couche 4 indivise (Ibid., fig. 35, 5-6). Sur ce site, elles sont plutôt grandes (certaines dépassent deux centimètres de long) et relativement larges. Plusieurs présentent une concavité basale bien marquée. La région de Sauveterre en a livré aussi : au moins une douzaine d'exemplaires à la Borie del Rey et d'autres au Martinet, un peu moins nombreuses en apparence. Les pointes recueillies sur les gisements sauveterriens précités ne présentent pas, sauf exception, une retouche inverse de la base, contrairement à celles du Sauveterrien (excaussenard) des Fieux (Champagne, Jauzon, Novel, 1990, fig. 11, n° 73, 83-85), bien que leur forme générale soit peu différente. De tous les gisements précités, Fontfaurès se démarque en revanche par l'absence quasi totale de pointes comparables : les pointes à base retouchée y sont presque toutes étroites et allongées, y compris la "pointe du Tardenois à base concave" du niveau C.5b (Barbaza et Valdeyron, in Barbaza et coll., 1991, p. 129 et fig. 11, n° 5). On remarquera cependant une autre pointe à base légèrement concave, mais par retouche inverse, des niveaux 5a ou 4b (Ibid., fig. 14, n° 17), quelque peu différente de celles de nos sites occidentaux.

Cette première approche révèle donc déjà des discordances entre le "modèle Fontfaurès" et les industries sauveterriennes du Nord-Ouest de l'Aquitaine. Dans ce contexte est venue s'insérer la fouille des niveaux mésolithiques de la Lède du Gulp (Grayan-et-L'Hôpital, Gironde), à l'extrême nord de la péninsule du Médoc. Ces niveaux ont fait l'objet en 1994 d'une fouille limitée à un peu moins de 15 mètres carrés, poussée jusqu'au substrat stérile. Ces travaux ont montré tout l'intérêt qu'aurait pu présenter l'exploration de cette séquence mésolithique sur une surface plus ample. Malheureusement, pour des raisons qui nous demeurent incompréhensibles, il ne nous a pas été permis de poursuivre la fouille de ces dépôts

archéologiques que le recul du littoral a détruit depuis, comme on pouvait le prévoir.

On ne présentera ici qu'un premier aperçu de l'industrie sauveterrienne de la Lède du Gulp, dans lequel les ensembles inférieur et moyen seront considérés globalement. Une étude détaillée, appuyée sur un traitement statistique faisant appel à l'analyse des données a été entreprise, en collaboration avec François Fischer.

À la Lède du Gulp, la base de la séquence est représentée par une succession de dépôts stratifiés, individualisés par des différences de couleur et de texture très lisibles en coupe. Nous les avons regroupés en trois ensembles :

L'ensemble inférieur est constitué de sables clairs ou marbrés, dans lesquels s'intercalent par endroits de minces lits de sables tourbeux ou d'argiles organiques sombres. Il n'a livré que de rares silex sporadiques, peut-être antérieurs au Mésolithique;

L'ensemble moyen (c. 11) réunit plusieurs niveaux de sables argileux gris sombre, dont les surfaces sont marquées d'empreintes d'animaux (sols de circulation), séparés par des lits de sables gris plus clair et moins compacts. Une série de dates ^{14}C , sur bois, le situe entre 9200 ± 70 B.P., soit 8357 à 8065 a. C. (probabil. : .97 à 2 sigma) (Ly-5322) et 8620 ± 60 B.P. (Beta118446) soit 7870 à 7815 ou 7715 à 7520 a. C., intersection av. la courbe de calibration : 7575 a. C.

L'ensemble supérieur (c. 9 et 10) est formé d'une argile organique très compacte, de couleur sombre, renfermant aussi plusieurs niveaux d'empreintes. Une date concerne le contact des couches 10 et 11, c'est-à-dire la base de l'ensemble supérieur : 8125 ± 70 B.P. (Ly-6043), soit 7310 à 6991 a. C. (probabil. : 84 à 2 sigma).

L'ensemble supérieur, lui-même, a été daté par une série de datations ^{14}C s'échelonnant de 7870 ± 150 B.P. (Gif-5465), soit 7092 $\pm$ 6391 a. C. (probabilité .99 à 2 sigma) à 7360 ± 85 BP (Ly-6045), soit 6366 à 6010 a. C. (probabil. 1.00 à 2 sigma), pour la c. 9.

L'analyse des pollens par Laurence Marambat (Marambat et Roussot-Larroque, 1989 ; Marambat, 1992) montre au départ une végétation herbacée riche en graminées. Les pollens d'arbres, dominés par le Pin sylvestre, ne représentent que 25%. Le paysage ouvert est caractéristique d'un climat encore sec et frais. On assiste ensuite à une montée du Bouleau, puis commence l'essor précoce de la Chênaie mixte, qui se produirait dès la fin du Préboréal, avec le Chêne vert et le Noisetier en courbe continue.

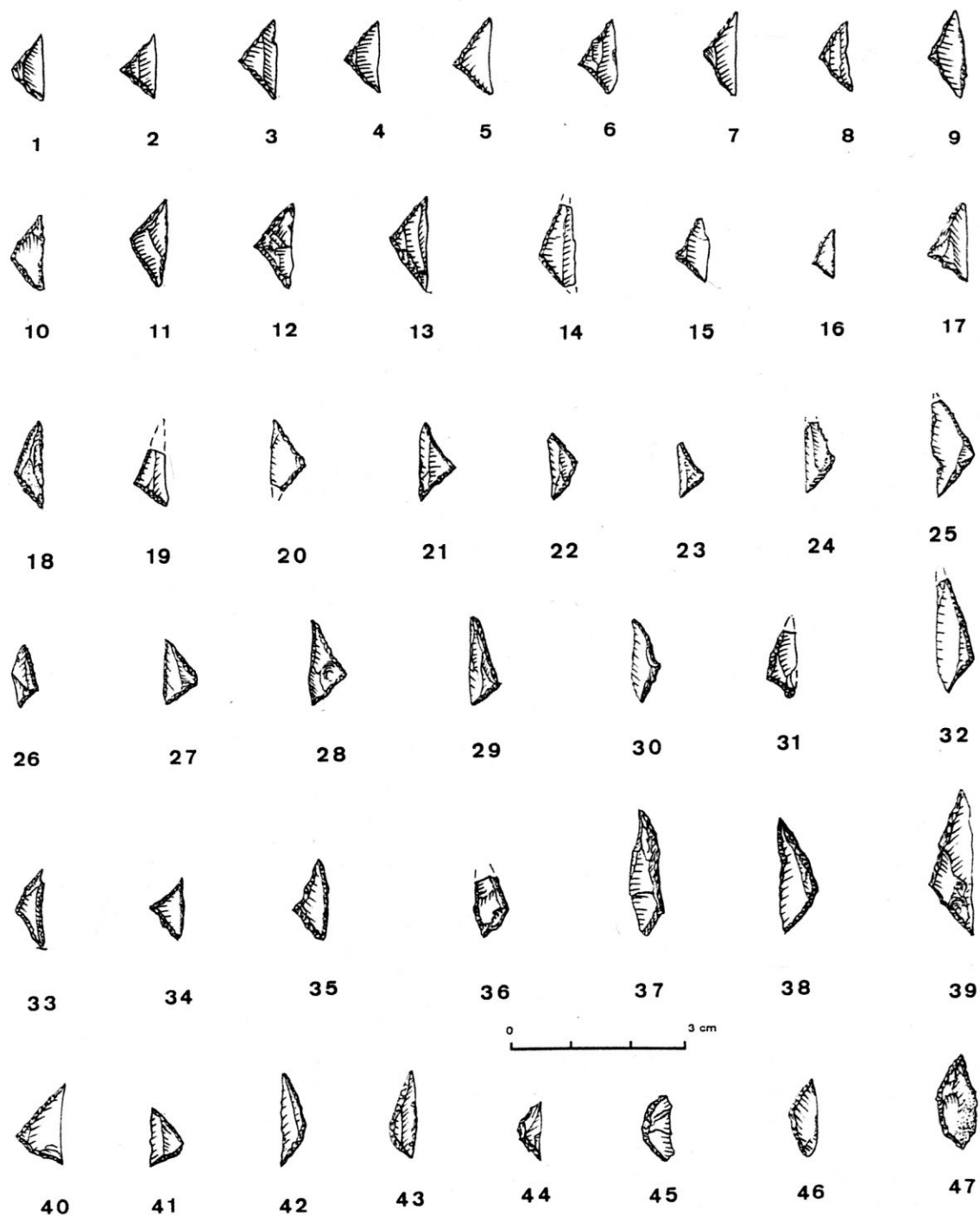


Fig. 1. - Saint-Laurent-Médoc (Gironde), coll. Ferrier. Armatures géométriques.

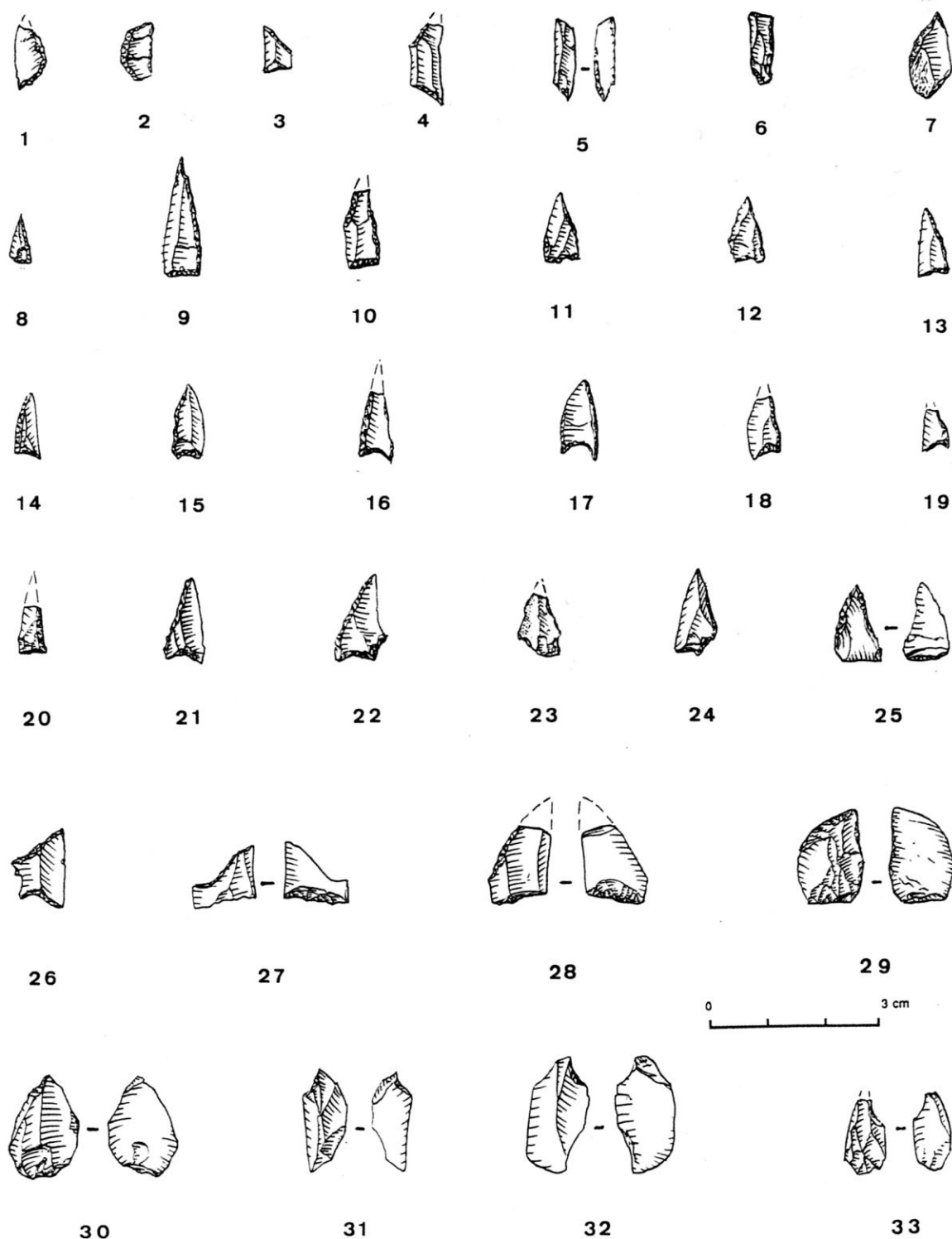


Fig. 2. - Saint-Laurent-Médoc (Gironde), coll. Ferrier. 1-4: armatures géométriques; 5-6: lamelles à dos; 7: pointe à base naturelle; 8-20: pointes à base transverse; 21-25: armatures diverses (Sauveterrien ??); 26-28: trapèzes post-sauveterriens; 29: pièce à retouche distale rasante; 30-33: mi

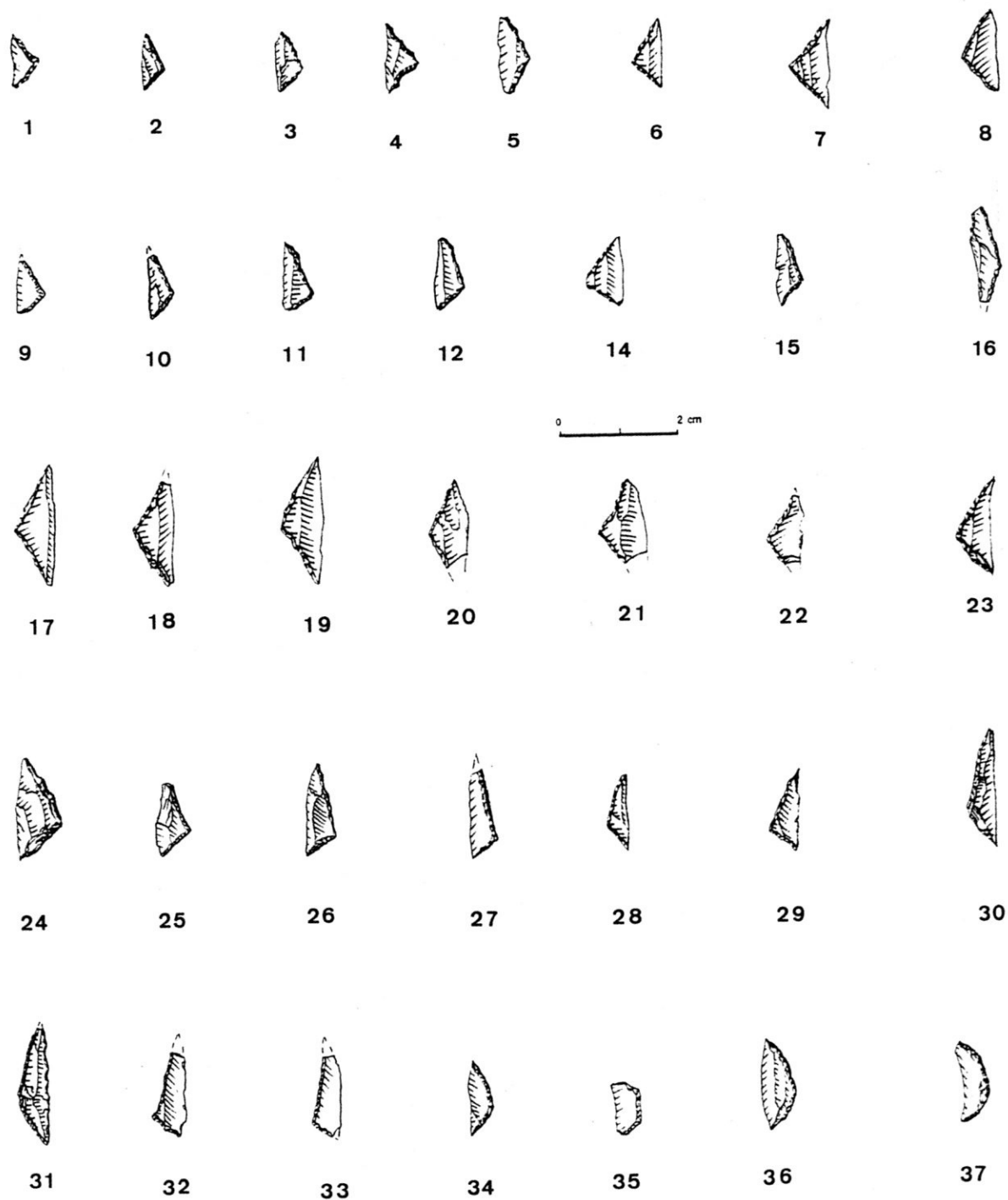


Fig. 3. - La lède du Gurp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Niveaux mésolithiques: 1-37: armatures géométriques.

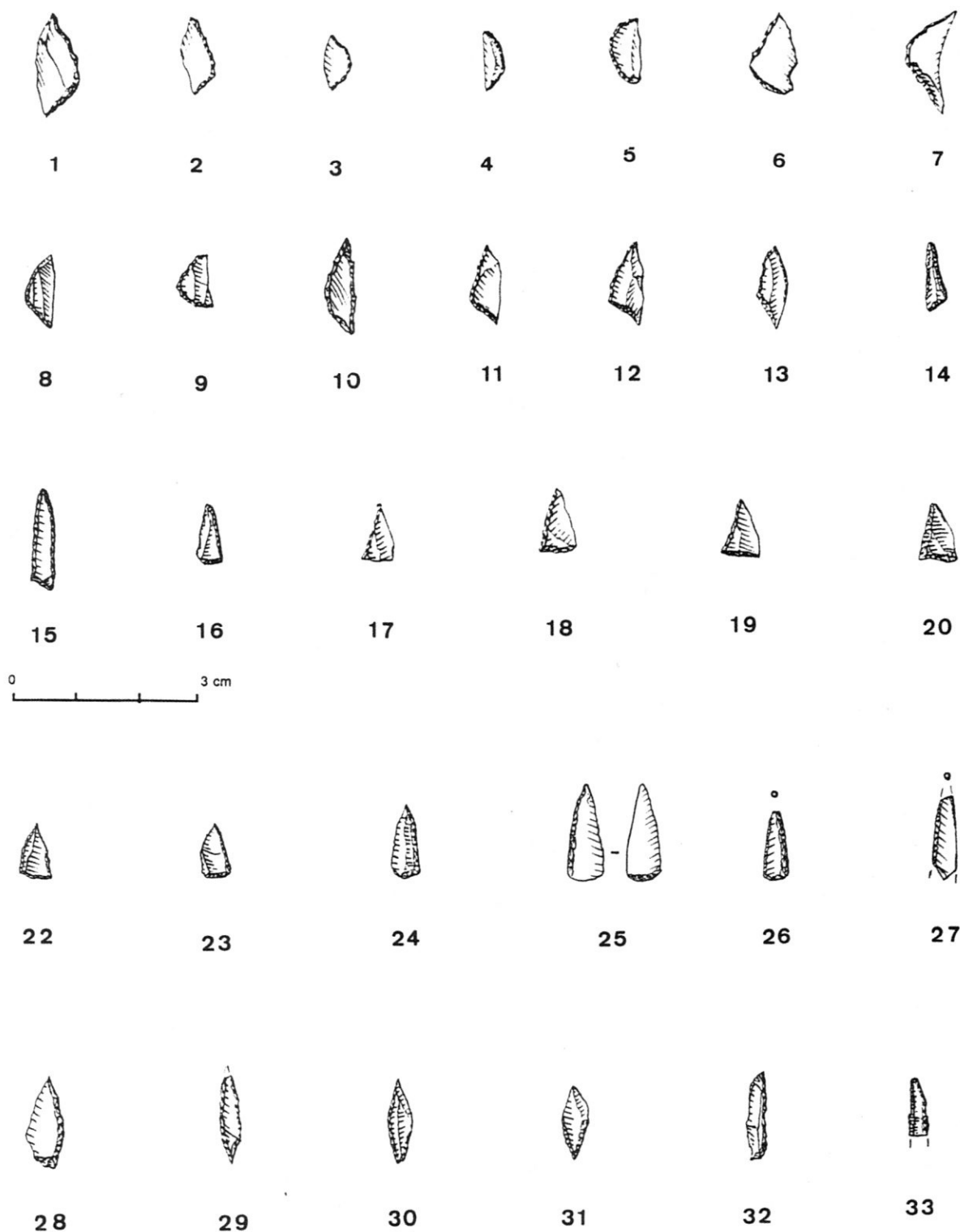


Fig. 4. - La lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). 1-15: armatures géométriques; 16-33: pointes.

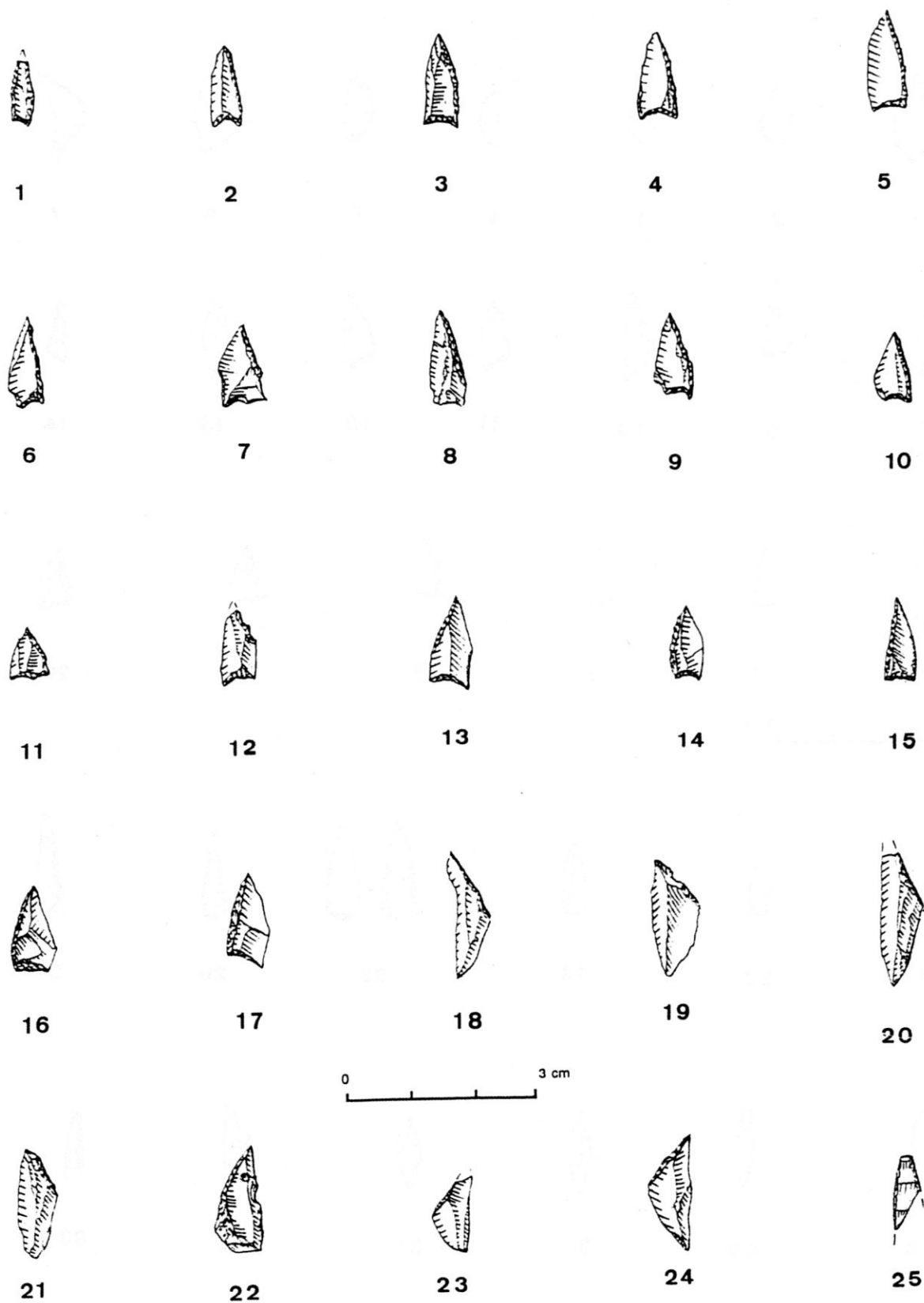


Fig. 5. - La Lède du Gorp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). 1-25: pointes.

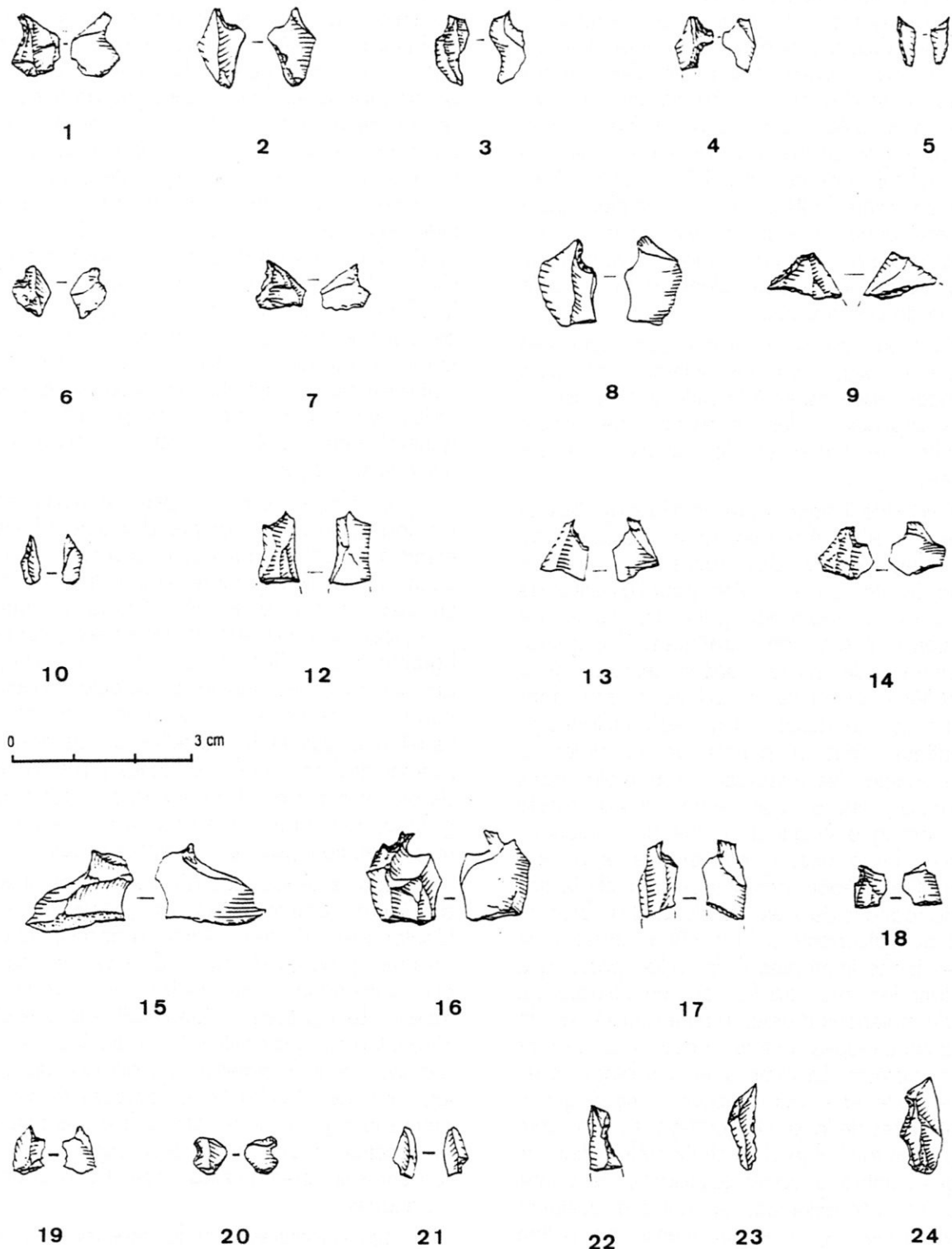


Fig. 6. - La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). 1-21: microburins; 22-24 : pièces à piquant trièdre.

Ces données polliniques ont été confirmées par l'observation des troncs et branches de chêne conservés dans certains niveaux. Les glands et cupules de glands et l'écorce ont permis de caractériser *Quercus pedunculata*, assez tolérant envers les sols pauvres et humides. Ces niveaux ont livré aussi des coques de noisettes et des noyaux de prunelles⁽¹⁾. L'attribution au Préboréal et au Boréal suggérée par le diagramme pollinique serait confirmée par les dates ¹⁴C. Certains bois ont été en partie brûlés, d'autres semblent avoir été écorcés et des copeaux ont été observés dans certains niveaux. Un court piquet, visiblement équarri, se trouvait encore planté à la verticale dans l'un de ces niveaux.

La faune ne se conserve pas dans ces sédiments acides, mais des animaux ont laissé leurs traces superposées à la surface de plusieurs niveaux argileux : des empreintes de sabots d'aurochs, de biche et de sanglier ont été identifiées.

L'industrie lithique représente la majorité des vestiges recueillis. Aux silex taillés s'ajoutent de rares galets portant des traces de taille ou d'usage. Le silex utilisé provient pour l'essentiel de galets dont le néo-cortex porte les traces de percussion et l'usure caractéristiques. Ces galets, de couleurs et de textures variées, semblent avoir été récoltés à proximité immédiate du site, dans d'anciennes terrasses. Un échantillonnage systématique nous a permis de constater la grande variété des ressources disponibles dans ces nappes, issues d'un réseau fluvial fossile (paléo-Dordogne ?) qui a charrié des matériaux issus d'un large bassin sédimentaire et de ses marges. Ces dépôts offrent donc un choix très large de rognons de silex, du blond et du brun au noir et au calcédonieux blanchâtre. Laissant de côté les blocs impropres à la taille, parce que présentant des "microcracks", on peut disposer sur place de matériaux d'assez bonne qualité pour la taille, quoique jugés parfois un peu "secs" par les expérimentateurs. La dimension des blocs varie, mais peut atteindre, voire dépasser, une vingtaine de centimètres de long. Une catégorie particulière semble avoir fait l'objet d'un choix préférentiel : un silex gris sombre à points scintillants, de bonne qualité. Les Mésolithiques en ont tiré quelques lamelles assez régulières et même de petites lames. Assez souvent aussi, ils ont utilisé un silex gris foncé presque noir, translucide sous faible épaisseur, renfermant des inclusions noirâtres opaques, des silex d'un beige jaunâtre, et parfois même, pour des petites pièces, un silex blanc presque transparent.

Le débitage paraît avoir été, pour l'essentiel, effectué sur place. De petits galets de

quartz blanc ont servi de percuteurs. Certains, écaillés aux deux pôles, ont pu être utilisés comme pièces intermédiaires. Un nucleus plat, un nucleus pyramidal à lamelles, quelques petits nucleus globuleux ont été recueillis. Ils sont franchement petits, voire minuscules : l'un d'eux ne fait que quatre millimètres dans sa plus grande dimension. Le volume de silex traité paraît relativement peu important et les produits sont de taille plutôt réduite. Rares sont ceux qui atteignent quatre centimètres de long, la plupart demeurant nettement au-dessous de ce module. Par leur mode d'exploitation du silex, les Mésolithiques du Gulp diffèrent donc des Sauveterriens de Rouffignac. D'une majorité d'entames de galets et de petits éclats informes se détachent quelques lames et lamelles de facture plus régulière. Le bulbe est peu saillant ; le talon lisse est parfois très réduit, voire punctiforme. Les produits sont en général peu arqués, et certains peuvent être relativement larges.

L'outillage commun, peu abondant et de typologie peu variée comprend quelques lames et éclats à troncature, à retouche latérale continue, à coche (mais aucune lame ou lamelle Montbani), un bec et des denticulés. Quelques lamelles tronquées ou partiellement retouchées (groupe 6) figurent dans l'industrie, mais ici manquent quelques-uns des éléments caractéristiques de certains gisements sauveterriens, comme les lamelles à dos et les lamelles à dos tronquées ("rectangles" et "lamelles scalènes"). Les fragments de pièces à dos n'ont pas été décomptés dans ce groupe, hormis ceux dont on pouvait être sûr qu'ils ne provenaient pas de microlithes brisés.

Lames et lamelles Montbani sont absentes du Gulp, contrairement au Martinet (séries Coulonges) où leurs lames-supports, étroites, courbes, proches du type "Coincy", ne peuvent être confondues avec celles des niveaux sus-jacents. Leur présence signifierait-elle une étape chronologique particulière ? Est-elle liée à un type d'activité dont on aimerait connaître la nature ? En tout cas, des études tracéologiques seraient les bienvenues pour cette catégorie d'artefacts dont la fonction n'est pas mieux connue dans le Tardenoisien, bien qu'elles y soient beaucoup plus répandues.

Les armatures sont la catégorie la mieux représentée (fig. 3 à 5) : 88 ont été décomptées à ce jour dans les niveaux mésolithiques, dont 33 triangles, 11 segments et 44 pointes, sans compter les fragments. Presque toujours, dos et troncatures sont faits par retouche abrupte directe mais les supports étant le plus souvent minces, cette retouche, courte et très fine, entame à peine le bord. La retouche croisée, nettement plus rare,

est normalement réservée à la partie la plus épaisse de la pièce (celle de la fig. 6, n° 21, est un microburin Krukowski, c'est-à-dire un accident de taille). Nous avons observé ce même caractère sur les armatures de Saint-Laurent-Médoc.

Le groupe des triangles est dominé par les formes courtes, isocèles et scalènes courts ; les scalènes allongés et scalènes allongés à petit côté court ne sont représentés que par 3 exemplaires, et l'on note un seul triangle de Montclus (fig. 4, n° 14).

Les pointes (groupe 7) sont bien représentées, avec 44 exemplaires (fig. 4, n° 16-33 ; fig. 5, n° 1-25). Les 19 pointes par troncature très oblique à base naturelle (fig. 5, n° 18-24) y occupent une place importante. Plusieurs ont été faites sur des lamelles pointues dont l'extrémité proximale a été tronquée (fig. 5, n° 18-21). Un rôle important revient également aux pointes triangulaires ou ogivales courtes (fig. 5, 1-17), à base rectiligne ou concave (14 pointes à base concave et 6 pointes à base rectiligne). Elles représentent 14 pointes sur 39 si l'on inclut les pointes à base naturelle, 14 sur 25 si on les exclut. Comme on l'a remarqué plus haut, ne s'agit pas de pointes du Tardenois au sens strict, mais d'un type qui mérite d'être considéré à part. On peut y reconnaître plusieurs sous-types et noter que la concavité basale est fréquemment asymétrique (par exemple, fig. 5, n° 2 et 5). Elles l'emportent largement sur les pointes de Sauveterre (5, dont une atypique ; fig. 4, n° 29-32). Aucune pointe de Rouffignac ne figure dans cette série.

Les segments sont de forme généralement peu régulière, comme il est habituel dans le Sauveterrien (fig. 3, n° 34-37 ; fig. 4, n° 1-11). Avec 11 exemplaires, courts ou plus élancés, dont un hyperpygmée, ils occupent ici une place plus importante qu'il n'est courant dans le Sauveterrien continental. L'un d'eux est à corde retouchée (fig. 4, n° 10).

Ces armatures sont presque toutes pygmées, et comprennent même quelques hyperpygmées. L'indice d'allongement n'a pas encore été calculé, mais il doit être relativement faible, en particulier pour les pointes. Aucune lamelle à dos étroite, ni aucune lamelle étroite à dos et troncature ou "lamelle scalène" n'a été recueillie (les fragments de microlithes ont été décomptés à part).

En ce qui concerne la latéralisation des armatures, géométriques ou non, les grandes troncatures à droite sont un peu plus nombreuses pour l'ensemble des pièces latéralisables, avec cependant une légère prédominance à gauche pour les triangles scalènes et les pointes à base

naturelle, et à droite pour les pointes à base transverse et peut-être les pointes de Sauveterre, dont deux sur cinq ont le côté le plus retouché à gauche. Si l'on examine séparément chaque catégorie, la latéralisation des pointes à base transverse est inverse de celle des triangles, tandis que les pointes à base naturelle se répartissent en un nombre égal de pointes latéralisées à droite ou à gauche. Au total, pour l'ensemble des pointes latéralisables, la grande troncature est un peu plus souvent à droite, inverse des triangles scalènes, mais la différence est peut-être un peu faible pour être vraiment significative. A Saint-Laurent-Médoc, la tendance globale est la même : 24 armatures ont la grande troncature à droite contre 18 à gauche, mais la latéralisation préférentielle à gauche des triangles scalènes ne s'y observe pas. A Rouffignac, dans la c. 5a, l'ensemble des armatures est plutôt latéralisé à droite, mais cette prédominance est due à la domination des scalènes dont la grande troncature est presque toujours à droite, alors que les pointes, relativement peu nombreuses, l'ont indifféremment à droite ou à gauche. Quant aux couches 5b à 4c de Rouffignac, les armatures latéralisables y sont trop peu nombreuses pour qu'on accorde un sens à ce critère et à ses variations au cours du temps. A Fontfaurès, "l'étude des latéralisations [...] montre une très nette tendance à la latéralisation à droite" pour les triangles scalènes (Barbaza et Valdeyron, 1991, p. 148). Cette tendance, encore modérée dans le niveau inférieur, s'accroît fortement par la suite.

Les microburins (fig. 6) sont au nombre de 18 (plus deux accidents de taille). Parmi les microburins latéralisables, les proximaux ont plus souvent la coche à droite (4 contre 1) et les microburins distaux, plutôt la coche à gauche (7 contre 2). Le choix de leurs supports est parfois surprenant : ainsi le n° 10, fig. 8, n'a que 3 mm de largeur. Pour le n° 15, fig. 6, la technique du microburin a été appliquée à un éclat plutôt large (18.5 mm) aux nervures irrégulières, dont a été éjectée l'extrémité distale, corticale. Dans de tels cas, on peut s'interroger sur la finalité de l'opération, alors que des lames ou lamelles très régulières étaient laissées brutes. Il n'est pas douteux cependant que certaines armatures aient été obtenues par cette technique, puisque plusieurs ont conservé le piquant-trièdre. Quelques microburins ont leur facette nettement allongée dans l'axe du support (fig. 6, n° 10 et 12, par exemple) ; il ne semble pas s'agir d'accidents de taille, mais d'une technique visant à obtenir un long piquant-trièdre, peut-être comme support de microlithes à troncature très oblique, pointes ou géométriques allongés.

Parmi les galets portant des stigmates d'utilisation, le plus remarquable est en roche gris verdâtre à filon de quartz. Il présente une face lissée, une série continue d'enlèvements écaillieux sur un bord et des traces d'usure en biseau sur la tranche. Un autre galet, en roche grisâtre grenue, présente également une usure en biseau du bord.

L'OUEST AQUITAIN ET LE "MODÈLE ROZOY"

Si l'on voulait classer le Mésolithique du Gulp d'après les critères proposés par J.-G. Rozoy, on rencontrerait des difficultés. En effet, on y voit coexister des traits que le modèle tendait à dissocier. Certains indiqueraient une relative ancienneté, comme les triangles isocèles qui "disparaissent totalement au stade moyen". L'importance des scalènes courts (quasi-isocèles), et la rareté des triangles effilés à petit côté court iraient dans le même sens. La présence d'une bonne série de pointes à base naturelle serait également considérée comme un caractère ancien. Enfin, dans ces niveaux ne figure aucun des éléments considérés comme typiques des stades récent et final du Mésolithique. La rareté du triangle de Montclus et des triangles allongés à petit côté court seraient également des critères d'ancienneté, comme la quasi-absence des lamelles scalènes et des lamelles à dos ("à bord abattu") qui pour le même auteur "caractérisent [...] la fin du stade moyen et le début du stade récent" (Rozoy, 1978, p. 357). On remarque aussi l'absence des armatures à retouche inverse de la base, à une exception près, provenant d'ailleurs du sommet de l'ensemble moyen ou de l'ensemble supérieur (fig. 4, n° 25). Manquent aussi les trapèzes, les armatures larges, et bien entendu la retouche rasante, qui signale l'approche du Néolithique. Tous ces caractères indiqueraient donc une phase plutôt ancienne du Sauveterrien. Les datations le confirment puisque l'ensemble moyen, d'où provient une grande partie de cette industrie, est stratigraphiquement antérieur à l'ensemble supérieur.

Pour les pointes de Sauveterre et les segments "employés le plus à la fin du stade ancien", leur regroupement dans la liste typologique du G. E. E. M. fait évidemment problème. Ici, les pointes de Sauveterre sont franchement rares, mais les segments sont assez bien représentés. La solidarité des deux types n'est donc nullement assurée dans ce cas. Quant aux pointes, selon J.-G. Rozoy, "les pointes à base transversale sont plutôt utilisées à la fin". Pourtant, à Saint-Laurent-Médoc, attribué par le même auteur à un Sauveterrien plutôt ancien, on en compte une dizaine, comme on l'a vu, contre

seulement deux pointes à base non retouchée. Ces pointes à base transverse, le plus souvent concave, sont tout à fait comparables à celles du Gulp. Elles sont aussi présentes à Rouffignac dès la c. 5a, et également à Jacques.

L'OUEST AQUITAIN ET LE "MODÈLE FONTFAURÈS"

Si maintenant l'on confronte les industries de la Lède du Gulp au nouveau modèle sauveterrien, dont Fontfaurès serait le plus orthodoxe représentant, on voit se préciser, ou même s'accroître, certaines différences que suggérait déjà l'analyse des industries d'autres sites ouest-aquitains. En premier lieu, les microburins et pièces à piquant trièdre sont ici plus nombreux que dans la série de Fontfaurès où la plupart des armatures sont issues d'une autre technique de fracturation du support.

Ensuite, à la Lède du Gulp, on l'a vu, un certain équilibre s'observe entre les armatures géométriques et les armatures non géométriques. Parmi les pointes, celles à base transverse, concave surtout, jouent un rôle important. On les retrouve en pourcentage appréciable à Saint-Laurent-Médoc, comme presque partout dans le Nord-Ouest de l'Aquitaine. A Fontfaurès, la situation est bien différente. Dans le niveau le plus profond, le déséquilibre au profit des triangles n'est pas encore trop marqué, puisque pour 15 triangles on dénombre 10 pointes, tous types confondus (mais une seule est à base transverse). Par la suite, dans le niveau 5d, encore rapporté à une phase ancienne du Sauveterrien, pour 47 triangles il n'y a que 22 pointes, dont 4 à base transverse et 6 pointes de Sauveterre. Le déséquilibre s'accroît encore dans les niveaux sus-jacents, avec 82 triangles contre 16 pointes, dont 10 pointes de Sauveterre et aucune pointe à base transverse dans la couche 5 c.

Le rôle des segments fait également contraste. A Fontfaurès, ils sont complètement éclipsés par l'abondance des triangles et ne dépassent pas 1 à 2 exemplaires par niveau, tandis qu'à la Lède du Gulp, leur place est plus importante dans une série pourtant moins étoffée. A Saint-Laurent, avec 9 exemplaires, leur rôle, bien que subordonné à celui des triangles, n'est pas négligeable, non plus qu'à Jacques (9 segments pour 34 triangles) et cette bonne représentation des segments s'observe dans d'autres sites du domaine ouest-aquitain, la Borie del Rey par exemple. Ainsi, confrontées au "modèle Fontfaurès", les industries du Nord-Ouest de l'Aquitaine s'individualisent par plusieurs aspects, qui ne semblent pas pouvoir tous s'interpréter en termes de chronologie.

De plus, l'évolution qui mènerait inéluctablement le Sauveterrien vers le Montclusien, ce dernier en constituant le stade moyen et récent, paraît actuellement plus difficile à saisir dans le Nord-Ouest de l'Aquitaine que dans le Midi de la France. Sans doute, à la Lède du Gulp, pour l'ensemble supérieur (c. 9 et 10), les éléments d'appréciation sont encore insuffisants. Ils ont livré de rares pièces de typologie plus évoluée, scalène à petit côté court, lamelle à dos, triangle de Montclus hyperpygmée, mais le tri des sédiments correspondants, une argile tourbeuse organique compacte, intamisable, n'est pas encore terminé. Si la microlithisation est assez marquée dans toute la séquence, y compris les niveaux inférieurs, les hypermicrolithes ne sont pas la majorité, ce qui ne paraît pas imputable aux conditions de fouille. On constate aussi la prédominance globale de formes courtes et peu effilées, pour les triangles et les segments comme pour les pointes. Ce caractère, qui touche en particulier les pointes à base rectiligne ou concave, ne semble pas suivre une évolution bien significative au cours du temps. Enfin, la technique du microburin ne connaît pas le net déclin observé à Fontfaurès et dans d'autres sites méridionaux.

Dans une certaine mesure, cette situation reflète l'état actuel des connaissances sur le Mésolithique du Nord-Ouest de l'Aquitaine. Certains ensembles, comme les séries issues des fouilles Coulonges au Martinet, se distinguent par une certaine augmentation du nombre des pointes de Sauveterre et des lamelles à troncature oblique ou "lamelles scalènes". On y remarque aussi une tendance à la multiplication des armatures pygmées, mais le triangle de Montclus est loin d'y atteindre la prédominance parfois écrasante qui caractérise les séries méridionales. A Fontfaurès apparaît très précocement une préférence pour des formes étroites d'armatures non géométriques. On l'y constate au moins dès le niveau 5d, attribué au Préboréal par les auteurs (cf. par exemple Barbaza et Valdeyron, 1991, fig. 5, n° 6 à 8 et 13 à 31), et l'évolution qui aboutira plus tard au Montclusien s'y trouve déjà en germe. Or cela n'est pas le cas à Rouffignac, ni à la Lède du Gulp, dans des niveaux pourtant un peu plus récents, ni à Jacques, ni à Saint-Laurent-Médoc. Cela expliquerait sans doute pourquoi, dans l'Ouest aquitain, tous les sites jusqu'ici classés d'après le "modèle Fontfaurès" ont été attribués au stade ancien du Sauveterrien, ou à la rigueur au début du stade moyen, mais aucun aux stades moyen et récent, assimilés au Montclusien. Le processus évolutif qui a conduit à la "montclusianisation" du Sauveterrien méridional s'est-il opéré partout de la même manière et en même temps ? A-t-il touché indifféremment l'Aquitaine

entière, depuis les confins du Quercy et du Languedoc jusqu'aux régions proches de l'Atlantique ? Sans revenir aux ethnies cloisonnées de J.-G. Rozoy, ne faudrait-il pas envisager un gradient de variation est-ouest, ou plutôt sud-est/nord-ouest ?

Ainsi, après avoir mesuré les difficultés qu'entraînait le Sauveterrien "éclaté" de J.-G. Rozoy, on doit maintenant se prémunir contre les dérives que pourrait entraîner à son tour le nouveau modèle "unitaire" du Sauveterrien. L'homogénéité de l'entité sauveterrienne est certes une hypothèse séduisante, mais un certain nombre de points restent à élucider. On peut se demander d'abord si la série de Fontfaurès fournit une base assez large pour permettre le reclassement chronologique et culturel des industries du Mésolithique ancien et moyen de toute la moitié sud de la France, de l'Atlantique aux Alpes. Certes, les fouilles ont certainement été d'une excellente qualité et le site offre une séquence convaincante que sembleraient confirmer d'autres sites méridionaux. Sans mettre en cause l'intérêt et la validité de cette séquence, on pourrait cependant trouver que ces données sont quantitativement un peu faibles pour certains niveaux, en particulier les plus anciens (ce qui a d'ailleurs nécessité leur regroupement). De plus, deux dates seulement sont disponibles pour l'ensemble des niveaux sauveterriens, avec un trou d'un demi-millénaire entre 9650 et 9140 B.P. (en années 14C conventionnelles), c'est-à-dire entre la c. 6b et la c. 5b. Enfin, les perturbations reconnues dans les niveaux supérieurs, à partir de la c. 4b, ne permettent pas d'envisager trop précisément l'évolution ultérieure du Sauveterrien.

Ainsi, dans ce bloc sauveterrien récemment recollé, des fissures apparaissent déjà. L'application du "modèle Fontfaurès" au Nord-Ouest de l'Aquitaine génère des difficultés, en particulier dans la zone atlantique. Quelle signification accorder aux différences apparues à ce stade de l'analyse ? Se trouve-t-on encore dans le domaine du Sauveterrien au sens strict, ou dans une zone marginale où s'exprimeraient d'autres influences et d'autres liens ? S'agit-il d'un faciès particulier, un "Sauveterrien atlantique" ? D'un autre groupe culturel qui resterait à définir ? Faut-il envisager des rapprochements avec certains groupes encore peu connus du Centre-Ouest et de l'Ouest de la France ? Ainsi par exemple, la petite série récoltée près des étangs de la Brenière à Montbert (Loire-Atlantique) comporte des pointes à base transverse, dont deux à base concave (Gouraud, 1992). Mais des différences dans la structure de l'industrie, et même dans la morphologie de ces pointes, empêchent actuel-

lement de pousser plus loin le rapprochement. Pour d'autres séries géographiquement plus proches récemment mises au jour dans le Centre-Ouest (Much et al., 1993 ; Foucher et San Juan, 1994 ; Gouraud, 1996) des difficultés stratigraphiques et le caractère encore incomplet des publications empêchent encore d'évaluer ressemblances et différences. En tout cas, la situation des industries de l'Ouest aquitain, naguère considérées comme le seul vrai Sauveterrien, puis reléguées en position périphérique et éventuellement déviante, pose désormais un problème qu'il va falloir tenter d'élucider à l'avenir.

Mais les questions posées dépassent le domaine régional. En voulant promouvoir un modèle unitaire, tout à la fois précis et applicable à de vastes régions, on s'expose à bien des risques. Le premier serait de méconnaître la possibilité d'évolutions convergentes, entraînant la "sauveterrianisation" de groupes hétérogènes au départ (et l'on sait bien qu'ils l'étaient, selon des processus pas toujours simultanés, mais parfois décalés dans le temps. De plus, à supposer que ce Sauveterrien se soit partout formé sur place et n'ait été nulle part intrusif, la trace de ses antécédents régionaux pourrait avoir subsisté ici ou là, sous la forme de particularismes résistants à une totale uniformisation. Enfin, à l'autre bout de la chaîne, ne risque-t-on pas de rencontrer des situations où la "montclusianisation" n'aurait pas représenté l'aboutissement normal et inéluctable de l'évolution du Sauveterrien ?

En d'autres termes, et sans revenir au morcellement territorial du "modèle Rozoy", il paraît difficile d'admettre que ce très vaste domaine, couvrant la moitié sud de la France et au-delà, ait pu demeurer tout entier sous l'emprise du Sauveterrien, tout au long d'une évolution estimée à plus de deux millénaires. Ses frontières n'ont-elles pas fluctué au cours du temps ? Des régions ne se sont-elles pas trouvées, à un moment ou un autre, en position frontalière, et soumises à d'autres influences ? Certaines d'entre elles n'ont-elles pas fini par échapper à son emprise ?

On sait que dès le Néolithique, comme bien souvent par la suite, le Sud-Ouest de la France s'est trouvé partagé entre l'attraction du Midi méditerranéen et celle du monde atlantique entre lesquels il occupe une position intermédiaire. Il ne serait pas surprenant que dès le Mésolithique, cette double attraction ait pu s'exercer inégalement selon les diverses régions géographiques constituant l'Aquitaine. Des phénomènes de frontière mobile seraient également à envisager, certaines régions ayant pu, au gré du temps, tantôt basculer dans la mouvance méridionale, et tantôt regarder vers

d'autres horizons. Au lieu d'un bloc sauveterrien uniforme et quelque peu monolithique, on peut envisager que des situations fort diverses aient pu se rencontrer : ici, une assimilation différée, là, des évolutions divergentes puis séparées, ailleurs encore, des rattachements fluctuants à l'une ou l'autre de ces grandes familles typologiques au travers desquelles on a parfois rêvé de saisir la diversité ethnique des derniers chasseurs...

*** Julia ROUSSOT-LARROQUE ***
Institut de Préhistoire
et de Géologie du Quaternaire
UMR 5808, Université de Bordeaux I,
bâtiment de Géologie, avenue des
Facultés,
33405 TALENCE Cedex

BIBLIOGRAPHIE

BARBAZA M., GUILAINE J., VAQUER J. 1984 - Fondements chrono-culturels du Mésolithique en Languedoc occidental. *L'Anthropologie*, 88, n° 33, p. 345-365, 10 fig.

BARBAZA M., VALDEYRON N. 1989 - L'abri de Fontfaurès. Contribution à l'étude du Sauveterrien. *Travaux de l'Institut d'Art préhistorique. Toulouse Le Mirail*, 31, p. 23-38.

BARBAZA M., VALDEYRON N. 1992 - Les industries lithiques de l'abri de Fontfaurès à Lentillac-Lauzès (Lot) et la séquence chrono-culturelle sauveterrienne. *L'Anthropologie*, 96, p. 163-178.

BARBAZA M., VALDEYRON N., ANDRÉ J., BRIOIS F., MARTIN H., PHILIBERT S., ALLIOS D., LIGNON E. 1991 - Fontfaurès en Quercy. Toulouse, École des Hautes Etudes en Sciences sociales (Archives d'Ecologie Préhistorique, 11).

BARRIERE Cl. 1974-1975 - Rouffignac. L'archéologie. *Travaux de l'Institut d'Art préhistorique. Université de Toulouse-Le Mirail*, 15, p. 65-160, 52 fig.; 16, p. 3-47, 14 fig.; 17, p. 3-83, 84 fig.

BOBCEUF M. 1998 - Les Mésolithiques sauveterriens de la Vayssière (Aveyron). Production lithique et comportements. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 95, 4, p. 475-503.

CHAMPAGNE F., ESPITALIÉ R. 1972 - Note sur une datation du Sauveterrien de la grotte des Fieux à Miers (Lot). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 69, p. 55-58.

CHAMPAGNE F. et J., JAUZON P., NOVEL Ph. 1990 - Le site préhistorique des Fieux à Miers (Lot). *Gallia Préhistoire*, 32, p. 1-28, 23 fig.

CLOTTES J. 1977 - Informations archéologiques. [La Vayssière]. *Gallia Préhistoire*, 20, p. 519-529.

COUTIER L., BLANCHARD J., VIGNARD E. 1945 - Les pointes de Sonchamp. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 62, 7-9, p. 130-134.

COULONGES L. 1935 - *Les gisements préhistoriques de Sauveterre-la-Lémance*. Paris, Masson, 56 p., 23 fig., VI pl. (Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine, mémoire 14).

ESCALON DE FONTON M. 1966 - Du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans le Midi méditerranéen. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 63, p. 66-180, 73 fig.

FERRIER J. 1936 - Le Sauveterrien en Gironde. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 33, p. 515-520, 3 fig.

FOUCHER P., SAN JUAN C. 1994 - Le Tardiglaciaire sur le littoral charentais. Etat de la question et nouvelles perspectives. In : GONZALEZ-MORALES et CLARK eds., *Old People and the Sea, International conference on the Mesolithic of the atlantic façade*. Santander, 6-9 juillet 1994, pré-actes, p. 3-1/3-10, 3 fig.

G. E. E. M. 1969 - Epipaléolithique-Mésolithique. Les microlithes géométriques. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 66, p. 355-366, 9 fig.

G. E. E. M. 1972 - Epipaléolithique-Mésolithique. Les armatures non géométriques. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 69, p. 364-375, 8 fig.

G. E. E. M. 1975 - Epipaléolithique-Mésolithique. L'outillage du fonds commun. 1. Grattoirs, éclats retouchés, burins, perçoirs. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 72, p. 319-332, 7 fig.

GIRAUD Ed., VACHÉ C., VIGNARD Ed. 1938 - Le gisement mésolithique de Piscop. *L'Anthropologie*, 48, 1-2, p. 1-27.

GOURAUD G. 1987 - Le Mésolithique des Majoures à Montbert (44). I - La station D. *Groupe vendéen d'Etudes préhistoriques*, 18, p. 14-41, 17 fig.

GOURAUD G. 1992 - Le campement mésolithique des étangs de la Brenière à Montbert (Loire-Atlantique). *Revue archéologique de l'Ouest*, 9, p. 39-55, 10 fig.

GOURAUD G. 1996 - Le microlithisme de la Pierre-Saint-Louis à Geay (Charente-Maritime) dans le cadre du Mésolithique régional. *Mémoire de D. E. A. de l'Université de Toulouse-le Mirail (reprographié)*.

HINOUT J. 1984 - Les outils et les armatures-standard mésolithiques dans le Bassin parisien par l'analyse des données. Congrès de Compiègne, 1982, *Revue Archéologique de Picardie*, 1-2, p. 9-30.

HINOUT J. 1995 a - Les sites mésolithiques de Sonchamp (Yvelines), lieu-dit le Bois de Plaisance II, le gisement sauveterrien moyen de Sonchamp IV. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 93, 3, p. 313-321.

HINOUT J. 1995 b - Les sites mésolithiques de Sonchamp (Yvelines), lieu-dit le Bois de Plaisance II, le gisement sauveterrien moyen de Sonchamp III. *Revue archéologique du Centre de la France*, 34, p. 89-107.

HINOUT J. 1997 - Les sites mésolithiques de Sonchamp (Yvelines) lieu-dit le Bois de Plaisance III. Le gisement Sauveterrien final de Sonchamp II. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 94, 4, p. 503-508, 6 fig.

LENOIR M. 1981 - Le gisement de Jacques à Naujan-et-Postiac (Gironde). *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 49, n° 180, p. 45-52, 5 fig.

LENOIR M. 1983 - Le Paléolithique des basses vallées de la Dordogne et de la Garonne. *Thèse de doctorat d'Etat ès Sciences, Université de Bordeaux I*. 2 vol., 782 p., 445 fig., 44 tabl., 17 cartes.

MAURY J. 1997 - Les niveaux post-glaciaires dans l'abri des Usclades (Nant, Aveyron). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 94, 4, p. 509-526, 20 fig. (p. 519-525 et fig. 15 à 20).

MAURY J., FRAYSSENCE H. 1990 - Des restes de légumineuses dans un niveau sauveterrien de l'abri des Usclades (Nant, Aveyron). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 87, p. 72-73.

MAURY J., FRAYSSENCE H. 1992 - L'abri du Roc Troué (commune de Sainte-Eulalie-de-Cernon, Aveyron). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 89, 7, p. 202-224.

MAURY J., LACAS M. 1965 - Un gisement sauveterrien sur les Grands Causses: l'abri des Salzets. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 63, p. LXVIII-LXX.

MARTIN H., LE GALL O. 1987 - Le comportement des chasseurs mésolithiques de la Doue (Corrèze). Les indices fournis par la faune. *Revue archéologique du Centre de la France*, 26, 1, p. 67-74.

MARTIN H., LE GALL O. 1989 - La faune mésolithique du gisement de la Doue (Corrèze). Implications paléthnologiques. *Archaeozoologia*, 3, 1-2, p. 263-274.

MAZIERE G. 1983 - Abri de la Doue, commune de Saint-Cernin-de-Larche (Corrèze). *Bulletin de la société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze*, 36, p. 6-16.

MAZIERE G. 1984 - Abri de la Doue, commune de Saint-Cernin-de-Larche (Corrèze). *Société d'Anthropologie du Sud-Ouest*, 19, 1, p. 41-55.

MUSCH J., FOUCHER P., BOGUSZEWSKI A., GUILBERT R. 1993 - La Pierre-Saint-Louis à Geay (Charente-Maritime). *Document final de synthèse de sauvetage urgent, 15 janvier 1993-15 juillet 1993. Poitiers, S.R.A. Poitou-Charentes*, 2 tomes.

ROUSSOT-LARROQUE J. 1985 - Sauveterre, et après... In: M. OTTE (éd.): La signification culturelle des industries lithiques. *Actes du Colloque de Liège, 3-7 octobre 1984. British Archaeological Reports, International Series*, 239, *Studia Praehistorica Belgica* 4, p. 170-202.

ROUSSOT-LARROQUE J. 1989 - Magdalénien final et Mésolithique dans le Sud-Ouest de la France. *Le Temps de la Préhistoire. Paris, éd. Société Préhistorique Française et Archeologia*, 1989, p. 362-364.

ROZOY J.-G. 1971 - Tardenoisien et Sauveterrien. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 68, p. 345-374, 27 fig.

ROZOY J.-G. 1978 - Les derniers chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique. *Bulletin de la Société archéologique champenoise, n° spécial*.

SERONIE-VIVIEN M.-R. 1994 - La grotte du Sanglier à Reilhac (Lot). *Travaux 1990-1993. Préhistoire quercinoise, nouvelles études*, 1, p. 32-53, 9 pl.

THEVENIN A. 1991 - Du Dryas III au début de l'Atlantique: pour une approche méthodologique des industries et des territoires dans l'Est de la France. *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 42, p. 3-62.

NOTES

⁽¹⁾ Détermination effectuée par Philippe Marinval, chercheur au C.N.R.S., Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales de Toulouse